NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

124 Nº 2 Abril-Junio 2002

Buenaventura habla de Francisco de Asís y de su amor por los pobres.

Claire COUTELIER (scm)

p. 178 - 192

https://www.nrt.be/es/articulos/buenaventura-habla-de-francisco-de-asis-y-de-su-amor-por-los-pobres-536

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 124 (2002) 178-192
Cl. COUTELIER, S.C.M.

Bonaventure raconte François d'Assise et son amour des pauvres

Quelques mots à propos de saint Bonaventure[1]

Giovanni Fedenza est né en Toscane, en Italie, en 1221. Il va étudier les lettres et la théologie à l'Université de Paris, où il ne tarde pas à se révéler comme un esprit d'une profondeur peu commune. Dès son adolescence, il avait été séduit par l'idéal du Pauvre d'Assise; à 22 ans (1243), il revêt la bure franciscaine sous le nom de Bonaventure. Devenu professeur de théologie à l'Université de Paris, il jouit de l'estime et de la considération de tous, c'est un professeur réputé et un frère parfait.

À 36 ans (1257), il est élu ministre général de son Ordre, l'ordre religieux le plus nombreux de la chrétienté d'alors, comptant entre 35 et 40000 franciscains répandus sur les routes de l'Europe actuelle. Lorsque Jean Bonaventure est désigné comme ministre général, François est mort depuis 31 ans et l'unité de l'Ordre se trouve menacée par l'affrontement de deux courants: l'un en faveur d'une adaptation aux conditions du temps, l'autre, intransigeant dans la fidélité aux dispositions prises à l'origine par saint François[2].

Lors du chapitre de 1260, pour mettre fin aux querelles qui opposaient ces deux tendances résultant d'interprétations différentes de la volonté de leur Père François, les amis de Bonaventure lui demandent de rédiger une Vie officielle de leur fondateur; cela donnerait de François une image unique et sûre. Bonaventure accepte de faire ce travail et, trois ans plus tard, le texte qu'il présente au chapitre général de l'Ordre, à Pise (1263), est approuvé à l'unanimité. C'est à partir de cette biographie de saint François, appelée la *Legenda Major*, que j'ai essayé de dégager ce qui caractérise l'amour des pauvres tel que saint François l'a vécu.

---

1. Cf. HOURDIN G., *François, Claire et les autres*, Paris, DDB, 1984, p. 252-259.
2. François a été canonisé en 1228 (*Legenda Major* [cité désormais *LM*] 15,7), soit deux ans après sa mort.

Mais, avant d'entrer dans le vif du sujet, précisons encore à propos de Jean Bonaventure qu'en 1273, il est nommé cardinal et évêque d'Albano. C'est à ce titre qu'il est appelé, l'année suivante, à siéger au Concile de Lyon, qui parvient à réconcilier provisoirement orthodoxes et catholiques; mais après avoir travaillé à cette union éphémère, épuisé, il meurt pendant ce concile, à 53 ans (1274).

À propos de la *Legenda Major*

Voici comment, au milieu du Prologue de la *Legenda Major*[3], saint Bonaventure explique lui-même ce qui l'a poussé à écrire la Vie de saint François et quelles sont ses sources:

> Je n'aurais jamais osé, m'en sentant bien indigne et incapable, écrire cette vie (digne en tout point d'imitation) d'un homme si vénérable, si je n'y avais pas été incité par la ferveur affectueuse des frères, poussé par les instances unanimes du Chapitre général, et contraint par la dévotion qui me lie à mon saint Père François; comment m'y dérober en effet? J'en ai encore le souvenir tout frais: arraché tout enfant à la gueule de la mort par sa prière et ses mérites, je craindrais fort d'être taxé d'ingratitude si je refusais de témoigner à sa louange. Redevable à son intercession de la vie du corps et de l'âme, ayant fait moi-même l'expérience de sa puissance, c'était à moi d'entreprendre ce travail, de rassembler tant bien que mal (une collection sans lacunes serait impossible!) ses vertus, ses actes et ses paroles, fragments aujourd'hui épars ou laissés dans l'ombre et qui périraient, hélas! si venaient à mourir ceux qui partagèrent la vie du serviteur de Dieu (*LM* Prol. 3).

Le professeur d'Université, devenu ministre général des franciscains, précise ensuite comment il a structuré son récit de façon originale par rapport à une biographie classique: «Je n'ai pas toujours suivi l'ordre chronologique; pour éviter la confusion, j'ai recherché plutôt les relations naturelles entre les faits, tantôt rattachant à des ensembles distincts des faits contemporains, tantôt groupant par affinités des faits éloignés dans le temps» (*LM* Prol. 4).

Enfin, il termine son Prologue en donnant la table des matières du récit proprement dit de la vie de François:

> Pour écrire sa vie, enfin, ses débuts, ses progrès et sa consommation, j'ai usé d'une division en quinze chapitres, ainsi qu'il suit:

---

3. Cf. DESBONNETS T. et VORREUX D., *Saint François d'Assise. Documents, écrits et premières biographies,* Paris, Éd. Franciscaines, ²1968, p. 561-701.

1. Sa vie dans le monde.
2. Conversion définitive; réparation des trois églises.
3. Fondation de l'Ordre; approbation de la Règle.
4. Progrès de l'Ordre sous sa direction; confirmation de la Règle précédemment approuvée.
5. Son austérité; le charme que lui procurait la compagnie des créatures.
6. Son humilité; son obéissance; les faveurs que Dieu lui prodiguait à volonté.
7. Son amour pour la pauvreté et sa jolie façon de tirer les autres d'embarras.
8. Les élans de sa piété; comment les créatures sans raison semblaient s'ingénier à lui faire plaisir.
9. La ferveur de sa charité; son désir du martyre.
10. Son zèle pour l'oraison; puissance de sa prière.
11. Sa connaissance des Écritures; son esprit prophétique.
12. L'efficacité de ses sermons; son pouvoir de guérison.
13. Les stigmates.
14. Sa longue patience et son trépas.
15. Sa canonisation; translation de son corps (*LM* Prol. 5).

Le début et la fin sont donc narratifs et situés à leur place chronologique: jeunesse, conversion et fondation de l'ordre des Frères mineurs: 1-4; la maladie et la mort: 14-15. Le corps de l'œuvre est narratif, lui aussi, mais les événements qui y sont racontés sont tout d'abord agencés selon les trois conseils évangéliques de chasteté (5), d'obéissance (6) et de pauvreté (7); ensuite, ils sont ordonnés selon la communion de François aux créatures, aux hommes et à Dieu (8-10), et, enfin, selon les dons de prophétie, de guérison et des stigmates que Dieu lui accorda (11-13).

Le Prologue

Le Prologue joue dans la *Legenda* le rôle du générique d'un film. Tout ce qui sera développé est déjà là, en concentré. Regardons-le donc de plus près; il doit contenir des perles! Voici ses premières lignes: «Tous les cœurs humbles, les vrais amis de la sainte pauvreté, ont vu, ces derniers temps, se manifester la grâce de Dieu notre Sauveur en la personne de son serviteur François» (*LM* Prol. 1,1). Dès la toute première phrase de la *Legenda Major*, saint Bonaventure parle des «vrais amis de la sainte pauvreté» qu'il identifie aux «cœurs humbles»… comme pour les distinguer des faux amis de la sainte pauvreté. Au paragraphe suivant, l'auteur affirme d'emblée que «François était vraiment pauvre et pénitent» (*LM* Prol. 1,2). Et il précise par après que

«Dieu l'avait appelé, à l'image et à la ressemblance du Précurseur, à prêcher la pénitence tant par l'exemple que par la parole, frayant ainsi le chemin dans le désert à la très sainte pauvreté» (*LM* Prol. 1,3).

François, qui était vraiment pauvre et pénitent, est donc directement présenté par Bonaventure à l'image et à la ressemblance de Jean-Baptiste, le Précurseur, qui a frayé le chemin au Seigneur. Or, si l'on regarde bien ce qui est vraiment dit, Bonaventure ne termine pas sa phrase sur le terme «Seigneur» mais par «la très sainte pauvreté». C'est d'autant plus étonnant qu'un peu plus haut dans le texte, l'auteur disait de François: «il ouvrit le chemin de lumière et de paix qui doit conduire le Seigneur jusqu'au cœur de ses fidèles» et il le désignait comme «porteur du signe de notre alliance avec le Seigneur». En terminant sa phrase comme il le fait, le docteur séraphique montre, en fait, que *la très sainte pauvreté n'est autre que le Seigneur Jésus*; c'est Dieu lui-même considéré sous son attribut de Pauvreté et dont le nom s'écrit sans majuscule.

On comprend mieux maintenant la toute première phrase. Lorsque Bonaventure parlait de ceux qui aiment vraiment la sainte pauvreté, il parlait de ceux qui aiment vraiment Celui qui est le Pauvre par excellence: Jésus Christ, qui a besoin de précurseurs comme Jean-Baptiste et François d'Assise pour ouvrir ou frayer le chemin qui doit Le conduire jusqu'au cœur de ses fidèles.

Et ce n'est pas tout! On découvre, enfin, pourquoi «les vrais amis de la sainte pauvreté» sont «les cœurs humbles», c'est-à-dire les cœurs non pas soucieux d'eux-mêmes, mais vraiment préoccupés de préparer un chemin au seul Seigneur.

Telles sont les «perles» du Prologue en ce qui concerne l'objet de notre étude: apparemment, Bonaventure ne disait rien de la façon dont François aimait les pauvres, et pourtant l'essentiel est déjà dit dans les tous premiers mots de la toute première phrase: ce qui est au cœur de l'association des mots «amis» et «pauvreté», c'est le Christ pauvre.

Essayons maintenant de voir comment cela est développé tout au long du récit de la vie de saint François.

Vie de François dans le monde (*LM* 1)

Dès le début de son récit, saint Bonaventure précise que François avait dans «son cœur un sens de la pitié qui le rendait généreux pour les pauvres» (*LM* 1,1).

C'est donc un sentiment qui est alors à l'origine de son amour des pauvres. Ce sentiment de pitié va grandir dans son cœur et finit «par le remplir d'une telle bonté» que François en vient à décider «de donner à quiconque lui demanderait, surtout à qui lui demanderait 'pour l'amour de Dieu'».

En quelques lignes, on voit comment l'amour de François pour les pauvres est devenu une décision personnelle qui n'est pas sans lien avec l'amour de Dieu.

> Un jour pourtant, raconte Bonaventure, trop affairé à son commerce, il renvoya les mains vides un pauvre qui lui demandait l'aumône «pour l'amour de Dieu»; mais rentrant aussitôt en lui-même, il courut après le pauvre, lui remit une riche aumône et promit au Seigneur Dieu de ne jamais plus refuser désormais, si possible, ce qu'on lui demanderait «pour l'amour de Dieu» (*LM* 1,1).

François a dû réaliser que sa bonne volonté ne suffisait pas: voilà que maintenant, pour aimer les pauvres, il se tourne vers le Seigneur comme pour lui offrir sa décision par rapport à «ce qu'on lui demanderait 'pour l'amour de Dieu'».

Ainsi l'amour des pauvres chez François commence par *l'amour de ceux qui lui demandent une aumône*. Mais, «un jour, ayant l'habitude de l'élégance, il rencontra un chevalier, noble de naissance mais pauvre et mal vêtu: n'écoutant que son bon cœur, il se dépouilla aussitôt pour le vêtir, épargnant ainsi à un chevalier la honte et à un pauvre la misère» (*LM* 1,2).

Voilà François qui donne maintenant à *quelqu'un qui ne lui a rien demandé*: un chevalier pauvre et mal vêtu, et au lieu d'aller puiser dans sa bourse de marchand, il se dépouille pour le vêtir; c'est donc lui, qui se retrouve momentanément mal vêtu et, en quelque sorte, pauvre.

On voit comment François laisse maintenant son amour des pauvres atteindre ses biens. Puis, alors qu'il se promenait à cheval dans la plaine qui s'étend auprès d'Assise,

> il trouva un lépreux sur son chemin. À cette rencontre inopinée, il éprouva, d'horreur, une intense commotion, mais se remettant en face de sa résolution…, il sauta de cheval pour embrasser le malheureux. Celui-ci, qui tendait la main pour une aumône, reçut avec l'argent un baiser. Puis François se remit en selle (*LM* 1,5).

Ici, il ne s'agit plus, comme au début, d'un sentiment de pitié qui pousse à s'approcher, mais d'un intense sentiment d'horreur qui pousse à s'éloigner au plus vite; mais depuis lors, l'amour des pauvres chez François s'est enraciné dans sa volonté, sa prière et ses biens personnels, au point qu'il sait maintenant vaincre

l'obstacle sensible d'un sentiment de répulsion, pour lui permettre de *donner et son argent et son corps*.

À partir de ce moment, poursuit Bonaventure,

> alors que jadis non seulement la compagnie, mais la vue d'un lépreux, même de loin, le secouait d'horreur, il se mettait dorénavant, avec une parfaite insouciance pour lui-même, à leur rendre tous les services possibles, toujours humble et très humain, à cause du Christ crucifié qui, selon la parole du Prophète, a été considéré et méprisé comme un lépreux[4]. Il allait souvent leur rendre visite dans les lazarets, leur distribuait de larges aumônes, puis, ému de compassion, baisait affectueusement leurs mains et leur visage. Aux mendiants aussi, non content de donner ce qu'il avait, il aurait voulu se donner lui-même et, quand il n'avait plus d'argent sous la main, il leur donnait ses vêtements, les décousant ou les déchirant parfois pour les distribuer. Aux prêtres pauvres, qu'il respectait et vénérait, il venait en aide en leur offrant surtout des ornements d'autel: il voulait ainsi prendre sa part du culte divin et soulager la misère de ceux qui en avaient la charge (*LM* 1,6).

On sent combien l'amour des pauvres s'est déployé chez François: non seulement en faveur de ceux qui demandent l'aumône — les mendiants — mais aussi en faveur des prêtres pauvres et des lépreux; non seulement en donnant de larges aumônes, mais encore ses vêtements, des ornements d'autel, ses baisers et son temps; non seulement parce qu'il était ému de compassion comme depuis son enfance, mais aussi parce que le Christ a été considéré et méprisé comme un lépreux, le Christ qui, par les prêtres, continue de se donner lui-même sur l'autel.

> C'est vers cette époque qu'il accomplit un pèlerinage de dévotion au tombeau de l'apôtre Pierre; quand il vit les mendiants qui grouillaient sur le parvis de la basilique, poussé par la compassion autant que séduit par l'amour de la pauvreté, il choisit l'un des plus misérables, lui proposa ses vêtements en échange de ses guenilles et passa toute la journée en compagnie des pauvres, l'âme emplie d'une joie qu'il ne connaissait pas encore (*LM* 1,6).

Voilà une dernière mention de l'amour des pauvres chez François, dans ce premier chapitre. Comme au tout début, on voit que cet amour pour ceux qui demandent l'aumône est suscité par le sentiment de compassion, mais, en plus, maintenant, c'est aussi

4. Is 53,3: «Méprisé, délaissé par les hommes, homme de douleur et familier de la maladie, comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisions nul cas».

parce que François est séduit par «l'amour de la pauvreté». De plus, également, maintenant, *il ne donne plus une partie de ses vêtements, mais les échange carrément avec les guenilles du mendiant le plus misérable*. Considéré toute la journée comme un pauvre mendiant, il goûte alors une joie spirituelle inconnue jusque là.

Quel cheminement!

Celui d'un sentiment de pitié qui, en se purifiant, conduit François à connaître le Seigneur qui a été considéré et méprisé comme un lépreux, et le pousse à choisir d'être méprisé lui-même, pendant une journée, comme le mendiant le plus misérable. Le chapitre suivant nous montrera comment cet amour des pauvres va encore s'approfondir.

Conversion définitive de François (*LM* 2)

Le premier acte d'amour de François envers un pauvre concerne ici le prêtre «fort pauvre» qui desservait l'église Saint-Damien de la ville d'Assise.

Après avoir pris au magasin quelques pièces de tissu, François avait été vendre sa marchandise et même son cheval afin d'offrir à ce prêtre l'argent ainsi ramassé, et, il faut bien le reconnaître, mal acquis, puisqu'en réalité François avait volé son père! Soit. François s'en va donc trouver le prêtre et,

> après lui avoir présenté ses respects, lui offre son argent pour la réparation de l'église et les besoins des pauvres et sollicite humblement la permission de séjourner quelque temps auprès de lui. Le desservant refusa l'argent par crainte de la famille. Alors, François, dans son désintéressement absolu, projeta la bourse dans un coin de la fenêtre et resta auprès du prêtre fort pauvre (*LM* 2,1).

C'est beau! Le fait que François séjourne auprès du prêtre alors que celui-ci a refusé son argent, montre vraiment le désintéressement de François par rapport à l'argent. De plus, cela permet de voir aussi que maintenant, son amour des pauvres n'est *plus nécessairement lié à un don de quelque chose, mais* sait se vivre *dans une qualité de présence* auprès d'un pauvre prêtre.

Comme ce séjour se prolongeait, le père de François, Pierre Bernardone, fut très furieux; non seulement, il voulait récupérer son argent, mais il finit par faire traduire son fils devant l'évêque «pour qu'il renonçât à tous ses droits d'héritier et lui restituât

tout ce qu'il possédait» (*LM* 2,4). François lui remit la bourse lancée dans le coin de la fenêtre et accepta d'aller au tribunal. De lui-même, il enleva tous ses habits et les rendit à son père. «L'évêque se leva, attira le jeune homme dans ses bras, le couvrit de son manteau et fit apporter de quoi l'habiller. On lui donna le pauvre manteau de bure d'un fermier au service de l'évêque; François le reçut avec reconnaissance» (*LM* 2,4).

En se déshabillant ainsi, et en acceptant ce pauvre manteau de bure, *François a choisi de vivre* non plus seulement pour quelque temps auprès d'un prêtre pauvre, mais *comme les mendiants*. Il a choisi de devoir demander l'aumône dans un monastère, par exemple, et d'y être servi «comme l'anonyme qu'on méprise un peu» (*LM* 2,6). Et c'est chez les lépreux qu'il choisit de se retirer «vivant au milieu d'eux et mettant tout son soin à les servir à cause de Dieu. Il leur lavait les pieds, bandait leurs plaies, en ôtait les lambeaux de chair pourrie, étanchait le pus; il allait même, dans son extraordinaire dévotion, jusqu'à baiser leurs plaies chancreuses» (*LM* 2,6).

Maintenant, François ne visite plus simplement les lépreux, *il vit au milieu d'eux*. Maintenant, il n'a plus d'argent à leur donner en aumône, mais, à cause de Dieu qui a été considéré et méprisé comme un lépreux — rappelons-nous — François ne leur baisait plus simplement — si l'on peut dire — les mains et le visage avec affection, mais il allait jusqu'à baiser leurs plaies chancreuses avec dévotion, et il les soignait en leur lavant les pieds, bandant leurs plaies, en ôtant les lambeaux de chair pourrie et en étanchant le pus. Plus aucun sentiment d'horreur ne l'empêche de se donner, de se dévouer au service des lépreux méprisés. Son amour pour eux est devenu humble service. Et François est maintenant, à cause de Dieu, l'humble et le pauvre «serviteur des lépreux» (*LM* 2,6).

C'est aussi en humble et pauvre serviteur qu'il décide un jour de retourner dans sa ville natale pour la réparation de l'église Saint-Damien «au moins en mendiant s'il ne pouvait construire lui-même».

> Sans un grain de honte, il s'en va quêter pour l'amour du pauvre Crucifié, chez ceux au milieu desquels il tranchait naguère du grand seigneur, et bien qu'exténué de jeûnes, il chargeait sur son pauvre dos son lourd fardeau de moellons. Dieu aidant et grâce à la générosité de ses concitoyens, il vint à bout des travaux de réfection. Puis, afin de ne pas s'endormir à ne rien faire, il entreprit d'en réparer une autre; il choisit celle de Saint-Pierre (*LM* 2,7).

Ce travail enfin terminé, il s'en vint au lieu dit «la Portioncule». Un sanctuaire de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu se trouvait là construit depuis très longtemps, mais désert maintenant et laissé sans entretien (*LM* 2,8).

Ainsi, à la fin de ce deuxième chapitre, François n'a désormais plus d'argent à donner et son amour pour le pauvre prêtre de Saint-Damien est devenu «l'amour du pauvre crucifié», l'amour du crucifié qui a été considéré et méprisé comme un lépreux. C'est un amour qui réquisitionne tout le corps de François: son corps qui lave, soigne et embrasse les lépreux, ou qui mendie, transporte et assemble de lourds moellons. C'est un amour en tenue de service et toujours au travail.

Les chapitres 3 à 6

Nous ne nous étonnerons donc pas, dans les chapitres suivants, de trouver François à l'hôpital Saint-Antoine lorsque les serviteurs du Pape le cherchent dans la ville de Rome (*LM* 3,9) ou de le voir s'empresser de préparer un remède pour un grand malade en émiettant du pain et en le pétrissant avec un peu d'huile puisée à la lampe qui brûlait devant l'autel de la Vierge (*LM* 4,8).

Nous ne serons pas plus déroutés lorsque saint Bonaventure précisera que François et ses premiers compagnons *vivaient dans «le travail et le dénuement»* (*LM* 4,3). Remarquons, à ce propos, que ce qui est prioritaire pour François et les siens, c'est le travail, et non le dénuement comme nous l'aurions peut-être pensé. Ce n'est pas la pauvreté pour elle-même, le dénuement qu'ils cherchent, mais «servir Dieu» (*LM* 5,4) humblement et fidèlement.

On comprend dès lors que François considérait l'oisiveté

> comme le cloaque où grouillent toutes les mauvaises pensées, il recommandait de la fuir avec le plus grand soin et montrait par son exemple qu'il faut dompter la chair paresseuse et rétive par une application soutenue et un travail utile. S'il voyait un frère traîner son oisiveté et prétendre vivre aux crochets des autres: «On devrait l'appeler frère mouche, disait-il, car celui-là inspire à tous aversion et mépris, qui ne fait rien de bon, gâte ce qui est bien fait. Je veux que tous mes frères travaillent et se donnent de la peine pour empêcher l'oisiveté» (*LM* 5,6). [Ceci dit, François] n'aimait cependant pas cette rigueur enragée qui ne revêt pas les entrailles de la douceur et n'est pas assaisonnée de discrétion. Ainsi, par exemple, un frère qui avait mené le jeûne beaucoup trop longtemps n'en pouvant plus de faim, il en avait aussi perdu le sommeil; le doux berger comprit le péril qui menaçait sa brebis; il appela le frère, lui servit du pain,

> et, pour lui éviter d'en rougir, mangea le premier en l'invitant à en faire autant. Abandonnant toute timidité, le frère mangea, tout content d'avoir ainsi, grâce à la sagesse et à la bonté de son pasteur, évité l'anémie et reçu un bel exemple de sainteté. Au matin, quand tous les frères furent rassemblés, l'homme de Dieu leur raconta l'incident de la nuit et en tira une leçon pleine de sagesse: «Soyez des modèles les uns pour les autres, mes frères, non point par vos jeûnes mais par votre charité!» (*LM* 5,7).

Ce qui importe, donc, c'est la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu, l'amour du Pauvre Crucifié, un amour qui réquisitionne les forces du corps pour mendier, travailler et se mettre au service des pauvres.

C'est pourquoi, lorsque François lui-même était malade et sentait ses forces l'abandonner, il adoucissait un peu la rigueur de son jeûne afin de recouvrer la santé (*LM* 6,2); il demandait, par exemple, du vin à boire (*LM* 5,10) ou se faisait conduire à dos d'âne (*LM* 7,12; *LM* 11,8; *LM* 12,11).

Le conseil évangélique de pauvreté (*LM* 7)

Allant plus loin dans son propos, saint Bonaventure montre abondamment comment François s'est attaché à vivre le conseil évangélique de la pauvreté. Mais déjà à la fin du chapitre précédent, l'auteur avait précisé que si François choisissait de fuir les palais et de loger humblement dans d'humbles couvents au milieu des humbles, c'était «afin de leur donner, en partageant leur situation, plus de force pour supporter leur indigence» (*LM* 6,10).

Nous étions donc prévenus: le choix de ne «construire que des maisons petites et pauvres, *comme font les pauvres*» sera-t-il précisé plus loin (*LM* 7,2), est motivé chez François par l'amour des pauvres; c'est, entre autre, pour leur donner plus de force.

Chez François, «son amour de la très haute pauvreté» (*LM* 7,1) est toujours lié à l'amour des pauvres. C'est frappant même lorsque saint Bonaventure parle de l'amour de François pour la pauvreté en termes plus mystiques. Écoutons-le:

> Voyant que celle qui avait été la compagne habituelle du Fils de Dieu était devenue désormais l'objet d'une répulsion quasi universelle, il eut à cœur de la prendre pour épouse[5] et lui voua un amour

5. François appelait la pauvreté «tantôt sa mère, tantôt son épouse, tantôt sa Dame» (*LM* 7,6).

> éternel. Non content de quitter pour elle père et mère, il distribua aux pauvres tout ce qu'il pouvait avoir (*LM* 7,1).

On le voit: François ne se contente pas de songer en pleurant à la pauvreté du Christ Jésus et de sa Mère[6], comme il le faisait souvent (*LM* 7,1). *Ses noces avec la très haute pauvreté*, celle qui fut la compagne habituelle du Christ et pour laquelle il quitta son père et sa mère, se concrétisent en distribuant aux pauvres «tout ce qu'il pouvait avoir».

> C'est pourquoi il n'admettait dans l'Ordre que ceux qui avaient tout abandonné sans retenir pour eux quoi que ce fût; il se conformait ainsi à l'Évangile et empêchait le scandale qu'eût provoqué l'habitude de se réserver de l'argent. Un homme de la Marche d'Ancône lui demanda un jour son admission dans l'Ordre. «Si tu veux partager la vie des pauvres du Christ, répondit celui qu'à bon droit on nomme patriarche des pauvres, va distribuer tes biens aux pauvres de ce monde». Sur cette injonction, l'homme s'éloigna, distribua ses biens à sa famille et les pauvres n'eurent rien: c'était un amour tout charnel qui le faisait agir. Il revint et raconta l'affaire au saint qui le semonça vigoureusement: «Passe ton chemin, frère mouche, car tu n'as pas encore quitté ta maison ni ta parenté. Tu as donné tes biens à ta famille et tu as volé les pauvres: tu n'es pas digne de devenir l'un des saints de la pauvreté. Tu as commencé par le charnel: pour un édifice spirituel, c'est un fondement qui ne vaut rien!». Et cet homme charnel de rentrer chez lui, de récupérer les biens qu'il n'avait pas voulu donner aux pauvres» (*LM* 7,3).

Ce qui compte, ce n'est donc pas le fait de distribuer son argent, c'est de le donner aux pauvres, c'est d'*aimer les pauvres à qui cet argent est dû*, puisque le donner à d'autres qu'eux revient à les voler.

Ceci dit, ce n'est pas n'importe quel argent qu'il est juste de distribuer aux pauvres: quelqu'un ne peut donner que l'argent qui lui appartient. C'est ce que nous enseigne l'histoire suivante:

> Cheminant un jour avec un compagnon à travers la Pouille, l'homme de Dieu voit sur la route, près de Bari, une de ces grosses bourses communément appelées fontes, bien rebondie et vraisemblablement pleine de deniers. Le pauvre du Christ est alors vivement sollicité par son compagnon de ramasser la bourse et d'en distribuer l'argent aux pauvres. «Non, dit l'homme de Dieu; il y a dans cette bourse un piège du démon et ce que tu proposes n'est pas méritoire, mais coupable, puisque ce serait détourner, pour faire

---

6. Cf. DESBONNETS T. et VORREUX D., *Saint François d'Assise* (cf. *supra*, n. 3), p. 622: «François ne parle jamais de la pauvreté de Jésus sans y associer le souvenir de celle de la Vierge sa Mère».

> l'aumône, de l'argent qui ne nous appartient pas». Là-dessus ils repartent, pressés de terminer leur voyage. Mais le frère s'obstinait, abusé par une sentimentalité stérile, et accusait l'homme de Dieu de rester indifférent à la misère des pauvres. À la fin, doux comme toujours, François consentit à rebrousser chemin, non pour donner satisfaction au frère, mais pour mettre en pleine lumière la ruse du démon. Il revient à la bourse, avec le frère et un jeune homme qui passait par là; il se met en prière et ordonne à son compagnon de ramasser l'argent. Le frère tremblait déjà de peur, car il commençait à pressentir une apparition diabolique; mais du moment que la sainte obéissance entrait en jeu, il expulse de son cœur toute hésitation et avance la main vers la bourse. Au même instant, un serpent de belle taille s'élance hors de la bourse qu'il entraîne, et disparaît. Le frère avait la preuve de la fourberie du diable; la ruse de l'ennemi était découverte (*LM* 5,5).

Nous voyons que François a retenu la leçon que lui avait donnée le pauvre prêtre de Saint-Damien lorsqu'il avait refusé l'argent que François lui offrait, après l'avoir acquis au détriment de son père. Maintenant, l'amour de François pour les pauvres est purifié de toute «sentimentalité stérile» insinuée par l'ennemi le plus rusé de l'homme. Maintenant, François a appris à discerner les pièges du démon en ce qui concerne l'amour de la très haute pauvreté; il est devenu un «vrai ami de la très sainte pauvreté» (*LM* Prol. 1,1).

Compassion et tendresse (*LM* 8 et 9)

Avec ce passage traitant de la piété «qui avait réellement rempli et tellement imprégné le cœur de François, qu'elle semblait avoir pris possession de l'homme de Dieu tout entier» (*LM* 8,1), saint Bonaventure nous conduit au fond du cœur de celui qui témoignait «une compassion et une tendresse admirables à ceux qu'il voyait affligés de quelque souffrance corporelle» et qui mettait «toute sa délicatesse et sa douceur à décharger dans le Christ les fardeaux de misère et de détresse qu'il rencontrait dans une âme» (*LM* 8,5).

Voici que maintenant, ce véritable ami de la très sainte pauvreté qui est le Christ, n'est plus seulement au service de ceux qui souffrent corporellement et matériellement; il met aussi «toute sa délicatesse et sa douceur à décharger dans le Christ les fardeaux de misère et de détresse qu'il rencontrait dans une âme».

Maintenant, l'ami de l'époux de la très haute pauvreté peut se laisser aussi toucher par les fardeaux de misère et de détresse spirituelles qu'il décharge dans le Christ avec délicatesse et douceur.

François est devenu intercesseur en faveur des pauvres âmes, ce qui ne l'empêchait pas de témoigner une compassion et une tendresse admirables à ceux qu'il voyait affligés de quelque souffrance corporelle.

> Son cœur se fondait de pitié à la vue des pauvres et des malades, et quand il ne pouvait matériellement venir à leur secours, il tâchait au moins de leur témoigner son amour. Il entendit un jour un frère malmener un mendiant importun; frère aimant de tous les pauvres, il ordonna au frère: «Quitte ton habit, jette-toi aux pieds de ce pauvre, reconnais publiquement ta faute, demande-lui pardon, et dis-lui de prier pour toi!». L'autre obéit avec humilité, et le Père lui dit alors avec bonté: «Quand tu vois un pauvre, frère, c'est l'image du Seigneur et de sa pauvre Mère que tu as devant les yeux. Et chez les malades contemple aussi toutes les misères dont il s'est voulu charger». Et parce qu'en vrai chrétien il voyait en tous les pauvres la ressemblance du Christ, non seulement il donnait de grand cœur au premier venu les aumônes qu'il avait reçues, quitte à se passer même du nécessaire, mais il appelait cela faire une restitution, comme s'ils en avaient été les propriétaires. Ainsi, revenant un jour de Sienne, il rencontra un pauvre; lui-même, à cause de sa maladie, portait en plus de l'habit un petit manteau. Il vit la misère du pauvre et n'y put tenir: «Il faut, dit-il à son compagnon, que nous rendions à ce pauvre son manteau, car il lui appartient. On nous l'a prêté jusqu'à rencontre d'un plus pauvre que nous». Mais son compagnon savait ce qu'exigeait l'état du Père et s'opposait obstinément à ce qu'il secourût autrui à ses dépens. Mais lui: «Ma conviction est que le Grand Aumônier me reprocherait comme un vol de ne pas donner ce que je porte, à quelqu'un qui en a plus besoin que moi». D'ailleurs, lorsqu'on lui offrait quelque chose pour sa santé, il demandait habituellement au donateur la permission d'en faire cadeau à son tour s'il rencontrait plus indigent que lui. Tout y passait: manteaux, tuniques, livres, nappes d'autel ou tapis, tant qu'il y avait une aumône à faire aux pauvres, afin de remplir le devoir de la charité. Il lui arriva aussi plus d'une fois de charger sur ses pauvres épaules les fardeaux portés par des pauvres rencontrés sur le chemin (*LM* 8,5).

Ainsi, le véritable ami de la très sainte pauvreté voit en tous les pauvres et les malades, la ressemblance, l'image du Christ et de sa pauvre Mère; c'est pourquoi, François tâchait au moins de leur témoigner son amour et, si possible, venait matériellement à leur secours en chargeant sur ses épaules les fardeaux portés par les pauvres qu'il rencontrait, ou en leur donnant ce qu'il avait reçu et qu'il considérait comme prêté jusqu'à la rencontre d'un plus indigent que lui. Il appelait cela faire restitution, comme si les pauvres en avaient été les propriétaires. On devine le cœur humble de François qui voit dans le pauvre ou le malade, le propriétaire

de ce qu'on lui a prêté, et qui, désormais ne leur donne plus ce qui lui appartient, mais *leur «rend» ce qui leur appartient, en se faisant plus pauvre qu'eux*. François est vraiment devenu le frère aimant de tous les pauvres et des malades.

On comprend dès lors son refus inexorable des riches cadeaux que le Sultan veut lui offrir pour qu'il les distribue aux pauvres. Non seulement, le frère aimant de tous les pauvres «avait horreur de porter de l'argent» (*LM* 9,8), mais, de plus, «cet ami de l'époux» (*LM* 9,1) «ne découvrait pas dans l'âme du Sultan les racines de la foi vraie» (*LM* 9,8). Ce dernier offrit à François «de nombreux et riches cadeaux que l'homme de Dieu méprisa comme de la boue: ce n'était pas des richesses du monde qu'il était avide, mais du salut des âmes. Le sultan n'en conçut que plus de dévotion encore pour lui, à constater chez le saint un si parfait mépris des biens d'ici-bas; malgré son refus ou peut-être sa peur de passer à la foi chrétienne, il pria cependant le serviteur de Dieu, afin d'être plus certainement sauvé, d'emmener tous ces présents et de les distribuer aux chrétiens pauvres ou aux églises. Mais le saint qui avait horreur de porter de l'argent, et qui ne découvrait pas dans l'âme du sultan les racines profondes de la foi vraie, s'y refusa inexorablement» (*LM* 9,8).

Longue patience de François et son trépas (*LM* 14)

Il faut attendre cet avant-dernier chapitre pour retrouver une mention de l'amour des pauvres chez celui qui est devenu le frère aimant de tous les pauvres et des malades, et qui est, désormais, très gravement malade. «Son corps à demi-mort», François aurait bien voulu servir les lépreux (*LM* 14,1), précise saint Bonaventure. Cet amour des lépreux n'avait-il pas réquisitionné tout le corps de François, par amour du crucifié qui a été considéré et méprisé comme un lépreux? Maintenant que son corps porte les marques sacrées du crucifié, comment n'y songerait-il pas?

Après deux longues années de patience, François demande d'être transporté à Sainte-Marie de la Portioncule pour y mourir (cf. *LM* 14,3). Là, dans une masure qui servait d'infirmerie, à quelques mètres de la chapelle de Sainte-Marie des Anges, «il se prosterna nu sur la terre nue» (*LM* 14,3).

> Les compagnons du saint, que poignait une intense émotion, étaient tout en pleurs; celui d'entre eux que l'homme de Dieu nommait son gardien devina, par une inspiration divine, ses désirs: il courut prendre une tunique, une corde, des caleçons, et les tendit au

> petit pauvre avec ces mots: «Voici ce que je te prête comme à un pauvre; accepte tout au nom de la sainte obéissance». Le saint, tout heureux, et jubilant d'allégresse d'avoir été jusqu'au bout fidèle à sa dame la Pauvreté, leva les mains vers le ciel et glorifia le Christ pour tant de joie: s'en aller vers lui entièrement libre, débarrassé de tout. Car s'il avait agi ainsi, c'était par souci de pauvreté: il ne voulait rien posséder, pas même un habit, qui ne lui eût été prêté par autrui. Pour être parfaitement conforme au Christ crucifié, pendu en croix pauvre, souffrant et nu, il était resté nu devant l'évêque au début de sa conversion, et c'est nu également qu'il voulut sortir de ce monde, au moment de la mort. Aux frères qui l'assistaient, il ordonna au nom de l'obéissance dont la charité leur faisait un devoir de le déposer nu sur la terre après sa mort, et de l'y laisser durant le temps nécessaire pour parcourir un mille à pas lents (*LM* 14,4).

Maintenant, ce n'est plus le moment pour le frère des malades, de voir en eux la ressemblance du Christ, de leur témoigner son amour et de rendre ce qu'on lui a prêté jusqu'à rencontre d'un plus indigent que lui. Voici arrivée l'heure où le petit pauvre tout heureux, et jubilant d'allégresse d'avoir été jusqu'au bout fidèle à sa dame la Pauvreté, lève les mains vers le ciel et glorifie le Christ pour tant de joie: s'en aller entièrement libre, débarrassé de tout, vers le Pauvre, en personne, Lui témoigner son amour et Lui rendre ce qu'Il lui a prêté.

B-1310 La Hulpe Claire COUTELIER, S.C.M.
Rue G. Bary, 65

Sommaire. — Regarder ce qui caractérise l'amour des pauvres chez François d'Assise, d'après la *Legenda Major*, une biographie du Saint écrite par Bonaventure, tel est le propos de cet article. On y découvre le cheminement d'un sentiment de pitié envers les pauvres qui, en s'approfondissant et en se purifiant, a progressivement conduit François à devenir l'humble ami du Christ, le Pauvre par excellence, et le frère aimant de tous les pauvres et des malades.

Summary. — The A. ponders the specificity of the Poverello's love for the poor, as expressed in Bonaventure's *Legenda Major*. Francis' feeling of pity towards the poor gradually deepens and gets purified so as to finally make of him the friend of Christ-the-Poor... as well as a loving brother for all the wretched and diseased.